

DISCOURS SUR LE COLONIALISME

(suivi de ***Discours sur la Négritude***)

Aimé CÉSAIRE, Présence Africaine, Paris, 2005 [1950], 96 p., 5,10 €.

Par François BUSIER

De l'effroyable persistance d'une parole...

Oui, nous pouvons écrire *sur* la barbarie. Certains ne se privent pas, d'ailleurs, d'en faire grasse boutique, même si la qualité de la viande, à l'étal, peut souvent laisser coi. Mais pouvons-nous vraiment écrire *la* barbarie ? Le langage figure, sans doute, la première marque de civilisation ; mais, avec cette ouverture d'un espace de négociation, d'un territoire virtuel pour préférer s'expliquer et se comprendre plutôt que de vouloir s'embrocher *a priori*, faudra-t-il nous contenter indéfiniment, en tentant de décrire cette barbarie, en trempant sans cesse « la plume dans la plaie », de ne produire que des mots toujours impuissants ? La barbarie est-elle à portée de mots ? L'indicible peut-il, avec ou malgré nous, accéder au signe ?

Pourtant, les écrits ne manquent pas. Les renonciations, aussi. En 1552, la Cour d'Espagne a-t-elle gagné en humanité, après la lecture du récit de Bartolomé de Las Casas¹ relatant les atrocités pratiquées par les « conquérants » de ce qui s'appellera, plus tard, l'Amérique du Sud ? Gageons que non si nous devons contempler la triste exhibition de l'extermination des Indiens, des tortures et des pillages, sans oublier celle du système de « valorisation » de ces nouvelles terres, au mépris des civilisations existantes et de leurs acquis. Las Casas et ses écrits, même après sa mort, subirent encore de violentes attaques de la part de ceux qui ne virent en lui, désespérément, que l'inventeur d'une horreur impensable, visant à salir la grandeur de l'Espagne. Cette incrédulité vint à point masquer la voracité et le cynisme des égorgeurs...

En 1950, à quatre siècles d'intervalle (plus d'une décennie avant l'éclosion des mouvements d'émancipation des colonies), avec son *Discours sur le colonialisme*, Aimé Césaire produit un acte d'accusation lucide, dont la rudesse se situe à hauteur de l'arrogance coloniale. Dès la première page, il cadre les débats : « la civilisation dite « européenne », la civilisation « occidentale », telle que l'ont façonnée deux siècles de régime bourgeois, est incapable de résoudre les deux problèmes majeurs auxquels son existence a donné naissance : le problème du prolétariat et le problème colonial »². S'appuyant sur ses convictions et sur son engagement politique, il éclaire avec justesse les hypocrisies des colonisateurs et analyse les prétextes utilisés, qui prétendent à une mission annoncée comme civilisatrice.

Ce *Discours* ne se pose aucunement en argumentaire sociologique. Il rappelle haut la dignité et la fraternité de ces civilisations que le système colonialiste a détruites ; il oppose l'humanité de ces peuples à un « humanisme » européen, plus emprunt de formalisme que d'acceptation de l'altérité. Plus que jamais, c'est là où se fait sentir l'écart immense qui sépare une valeur philosophique d'une pratique ou d'une réalité de terrain : l'infranchissable frontière entre la carte et le territoire, entre le mot et la chose. C'est là, aussi, où se constate l'énorme imposture du colonialisme : la dissimulation d'une évidence (tuer pour voler) sous le maquillage grossier d'une dimension morale et humanitaire (apporter les bienfaits de la modernité). Pour la première fois, un auteur noir ose réclamer le respect des cultures nègres. Césaire y gagnera son surnom de « nègre fondamental ».

Une des forces de cet ouvrage, c'est de nous rappeler les justifications dont se sont parées les pensées et les rationalités de l'époque coloniale pour faire intégrer positivement ce schéma de l'exploitation dans les têtes. Toutes les grandiloquences furent alors sollicitées (l'aventure, l'exploit, le romantisme, ...) pour avaliser la préemption de continents entiers, pour s'approprier les peuples comme force de travail et diffuser des mythologies exotiques et disculpatrices à la gloire des maîtres. À cela, l'auteur répond. Sans détour, il accuse et critique « le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie*³ ». Sur la base de ce présupposé peuvent se fonder tant la haine de la différence que l'indifférence à l'autre : tout s'autorise alors, y compris le pire.

Pour montrer l'ampleur de l'emprise de ce préjugé dans les consciences, Aimé Césaire convoque et stigmatise quelques beaux esprits, et non des moindres, quelques bonnes consciences usant avec force de leurs certitudes pseudo-scientifiques ou de leurs talents de plume pour justifier l'abjection coloniale et rendre indispensable — c'est-à-dire nécessaire au bien de tous (!) — le bon fonctionnement des rouages inhumains de la domination. Là aussi, les écrits ne manquent pas pour hurler avec les loups, et ce qui nous déconcerte profondément, c'est la découverte de leur identité (ou de leur bêtise pour les plus méconnus) ...

Petit florilège : « Nous aspirons, non pas à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités parmi les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi » (Renan) ; « Il faut une grande invasion en Afrique qui ressemble à ce que faisaient les Francs, à ce que faisaient les Goths » (Bugeaud) ; « Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier mouvement des Européens qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le nouveau monde » (Joseph de Maistre) ; « La race noire n'a encore donné, ne donnera jamais un Einstein, un Stravinsky, un Gershwin » (Jules Romains) ; « Il n'est d'ethnographie que blanche » (Roger Caillois) ; ...

Quel homme sensé accepterait, désormais, ce type d'arguments ? Et pourtant, les « barils d'oreilles coupées », les têtes tranchées pour chasser le vague à l'âme de militaires désœuvrés et tous les bains de sang de l'histoire coloniale valent largement ceux des attentats d'aujourd'hui. Ou le contraire. Cependant, qui sont les barbares, les sauvages, si « l'Europe est comptable devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire »⁴ ?

À travers les récits d'extermination et de mise au pas brutale de populations à soumettre, quel regard porter sur le colonialisme ? Quelle appréciation de la relation humaine induite ? Pour Aimé Césaire, « entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies⁵ ». Pour lui, un avis aussi radical relève de la nécessité : il renverrait quiconque, l'accusant de verser dans l'excès, à l'interminable décompte des morts...

Pourrons-nous, un jour, tirer un bilan du colonialisme, autre que dramatique ? L'auteur du *Discours* nous rappelle que ce système décervèle aussi — autant — le colonisateur, et évoque fréquemment, des bribes d'un autre discours, celui du nazisme. La parenté n'est pas innocente ni fortuite, car elle répond des mêmes motifs, à savoir l'avidité insatiable de la classe bourgeoise, prête à tout pour préserver ses intérêts : « Voilà où en est arrivée la bourgeoisie française, cinq ans après la défaite de Hitler ! Et c'est en cela précisément que réside son châtement historique : d'être condamnée, y revenant comme par vice, à remâcher le vomi de Hitler ! »⁶. Mais Aimé Césaire ne s'arrête pas là. Il remet en perspective, dans un contexte plus global, la logique capitaliste et son obligation de piétinement des peuples pour survivre. « Car enfin, il faut en prendre son parti et se dire une fois pour toutes, que la bourgeoisie est condamnée à être chaque jour plus hargneuse, plus ouvertement féroce, plus dénuée de pudeur, plus sommairement barbare ; que c'est une loi implacable que toute classe décadente se voit transformée en réceptacle où affluent toutes les eaux sales de l'histoire ; que c'est une loi universelle que toute classe, avant de disparaître, doit préalablement se déshonorer complètement, omnilatéralement, et que c'est la tête enfouie sous le fumier que les sociétés moribondes poussent leur chant du cygne »⁷. Sans appel.

Nous l'avons vu, le colonialisme colonise, avant tout, les esprits, pour mieux dépecer ou domestiquer les corps. Le poser comme point d'ancrage civilisationnel — même temporaire — ne peut nous masquer, malgré la charge des folklores, qu'il n'est qu'un des outils de la domination que Marx, Weber, Marcuse et Bourdieu ont si bien décryptée. Après la décolonisation, l'effacement progressif et programmé des frontières (ou leur transparence), imposé par la mondialisation des économies, permet aujourd'hui d'instituer des fascismes plus invisibles et plus silencieux car dispensés des étiquettes nationalistes. Cette mutation en rend encore plus complexe le déchiffrement : à qui, décidément, profite le crime ?

Pourrons-nous dépasser cette mathématique du déchirement ? D'ailleurs, est-ce dépassable ? Tendons l'oreille aux bruits du monde : écoutons l'aboyeur étoilé s'agripper à sa guerre contre le terrorisme (auquel il a fortement contribué) et réaffirmer, le plus sérieusement du monde, à propos de l'Irak, que c'est là où se joue, entre autres, un « combat idéologique décisif de ce XXI^e siècle. (...) On a appelé ce combat *choc des civilisations*. En vérité, c'est un combat pour la civilisation »⁸. Une évolution à rebours ?

Écoutons, encore, ces amateurs de présence médiatique s'emparer d'un illustre dictionnaire pour conspuer la définition des mots *colonisation* et *coloniser* — écrites depuis des lustres —, et demander tout à coup le retrait des librairies de l'ouvrage incriminé⁹. Si la question de la redéfinition mérite d'être formulée, bizarrement, personne ne s'attaque à la racine, au principe même, au mot *colonialisme* (car c'est bien de tous les colonialismes dont il faut nous défaire). Aucune des associations indignées n'a proposé une — sa ? — définition ou une redirection vers un début de proposition satisfaisante : Wikipedia, l'encyclopédie libre

du net, aurait pu servir de première marche¹⁰. Ou mieux encore, bien que plus acides, quelques lignes de Césaire¹¹. Mais peut-être qu'une approche globale du concept par ces associations, éludant inévitablement des sous-colonialismes particuliers (noir, indien, jaune, ...), n'eût pas fait autant recette auprès de leurs clientèles respectives... Quoi qu'il en soit, personne ne peut se réclamer propriétaire d'un mot, et encore moins de son sens.

À quand, une réelle intelligence sociale ?

Par la richesse de sa langue et la puissance de son cri, le *Discours sur le colonialisme* bouscula les consciences et éventra les doux oreillers du conformisme, jetant aux quatre vents tant de plumes médiocres. Issu de Normale sup, Aimé Césaire connaît le poids des mots : il a fait mentir, fort brillamment et incessamment, Jules Romains et bien d'autres. Fondateur, avec Senghor et Diop du journal *L'étudiant noir* (1934), d'où émergea le concept de *Négritude*, il connaît aussi la nécessité du combat et de la lutte, et la difficulté à éteindre des feux si destructeurs. Le *Discours sur la Négritude* (26 février 1987), comme en écho à cette dénonciation du colonialisme, définit la Négritude comme appel à l'identité et à la dignité, comme refus de l'oppression que créent le racisme et l'apartheid : « une révolte contre ce que j'appellerai le réductionnisme européen. Je veux parler de ce système de pensée ou plutôt de l'instinctive tendance d'une civilisation éminente et prestigieuse à abuser de son prestige même pour faire le vide autour d'elle en ramenant abusivement la notion d'universel, chère à Léopold Sédar Senghor, à ses propres dimensions, autrement dit, à penser l'universel à partir de ses seuls postulats et à travers ses catégories propres »¹². À l'opposé, Césaire promeut un universel qui doit agir « non pas par négation, mais comme approfondissement de notre propre singularité »¹³, en recherche « d'un épanouissement, d'un dépassement et de la conquête d'une nouvelle et plus large fraternité »¹⁴.

Député et maire de Fort-de-France jusqu'en 2001, l'auteur de ces deux *Discours* reste l'un des rares hommes politiques à avoir pu conjuguer avec bonheur (et talent) écriture et engagement. Deux chemins si proches, si indispensables.

Décidément, les mots, seuls, ne suffisent pas. Lisons et relisons ces *Discours*. Et agissons. Alors, peut-être pourrons-nous, un soir heureux, tourner la dernière page, fermer et ranger ce livre noir au rayon des affaires classées.

1. Bartolomé de Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*, Éditions La Découverte, Paris, 1983 (1552), 160 p..

2. Cf. p. 7.

3. Cf. p. 10.

4. Cf. p. 27.

5. Cf. p. 23.

6. Cf. p. 53.

7. Cf. p. 54.

8. George W. Bush, 11 septembre 2006 (5^e discours à la nation, prononcé à la Maison Blanche, en conclusion de la commémoration des événements du 11 septembre 2001).

9. Le 7 septembre 2006, le CRAN (Conseil représentatif des associations noires de France) et le MRAP (Mouvement contre le racisme et l'amitié entre les peuples) ont porté

plainte contre le dictionnaire *Le Robert*, appellent à son boycott et réclament la mise en place d'une commission pour travailler à une nouvelle définition destinée à remplacer la précédente.

10. Wikipedia (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Colonialisme>) :

« Le colonialisme est l'extension de la souveraineté d'un état étranger sur des territoires situés en dehors de ses frontières nationales. Il se concrétise par la mise en place d'une administration politique, militaire et économique de ce territoire, imposée à une population locale. Les ressortissants de la nation dominante peuvent être souvent invités à immigrer sur ce territoire en vue de son exploitation. Autrefois symbole de la puissance militaire et économique d'un pays, cette notion est depuis la fin de la seconde guerre mondiale perçue négativement en opposition au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. »

11. « Colonisation : tête de pont dans une civilisation de la barbarie d'où, à n'importe quel moment, peut déboucher la négation pure et simple de la civilisation » (Cf. p. 18).

12. Cf. p. 84 et 85.

13 et 14. Cf. p. 92.
